

Études littéraires africaines

2000 ans d'Algérie II, Carnets Séguier, Biarritz, Ed. Séguier,
Nov. 1998

Christiane Chaulet-Achour



Number 8, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042044ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042044ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaulet-Achour, C. (1999). Review of [2000 ans d'Algérie II, Carnets Séguier, Biarritz, Ed. Séguier, Nov. 1998]. *Études littéraires africaines*, (8), 78–79.
<https://doi.org/10.7202/1042044ar>

nationalisme et la culture en Algérie" in *L'Algérie, nation et société*, Maspero, Cahiers libres 71.72, 1965. Plusieurs rééditions depuis.)

■ 2000 ANS D'ALGÉRIE II, CARNETS SÉQUIER, BIARRITZ, ED. SÉQUIER, NOV. 1998.

Même profil que le volume précédent. Comptes rendus des articles sur les langues en Algérie.

■ Hugues DIDIER, "l'Algérie dans ses langues", pp. 47 à 71.

L'auteur, universitaire, a enseigné pendant dix-sept ans à Oran au département d'espagnol. Il est actuellement Professeur à l'Université Jean Moulin - Lyon III.

D'entrée de jeu, H. Didier relativise le cas de l'Algérie : "la rencontre du français et de l'arabe en Algérie aurait pu être aussi paisible que celle du finnois et du suédois en Finlande, ce dernier y ayant été introduit aussi par une conquête. Il n'en a rien été." La "pathologie" linguistique algérienne vient du surinvestissement idéologique des deux langues de culture savante, l'arabe classique et le français. "Le labyrinthe franco-algérien est fait de ces symbolisations contradictoires. Comment être libre dans la langue de l'autre, en tant que membre de son groupe d'origine, et comment l'être dans la sienne en tant qu'individu ?" (p. 47). A plusieurs reprises dans l'article, H. Didier rappelle sa position de résident et d'universitaire à Oran et affirme : "je n'ai pas rencontré en Algérie de francophone heureux." L'antagonisme et l'intrication franco-algériens doivent être analysés pour les temps actuels car le français est plus "une langue post-coloniale" qu'une "langue inter-européenne".

L'étude se déploie en quatre parties chronologiques :

- une francisation assez limitée (1830-1945) avec des faits regroupés pour prendre sens, du point de vue français, d'un bilan de la colonisation. Quelles sont les langues parlées ? Qui apprend la langue de l'autre ? Pour quelles raisons ? Quelles étaient les positions linguistiques de la minorité européenne d'Algérie ? H. Didier donne quelques exemples d'arabismes ou de gallicismes ou romanismes selon les langues.

- vingt ans d'école française (1945-1965). Quelques chiffres dont les plus éloquents : en 1955, moins de 10 % d'Algériens musulmans savaient plus ou moins lire le français.

- l'Etat algérien, démiurge linguistique (1965-1982). Il instrumentalise "dans son administration et jusque parmi ses ministres, le sentiment de culpabilité à la fois religieux et patriotique qui ronge intérieurement les Algériens francophones" (p. 59). H. Didier parcourt les omissions ou les arrangements que subissent l'histoire, la littérature, la mémoire algériennes pour les faire coïncider avec la dominante arabo-musulmane dont on rêve qu'elle soit exclusive : "Le but recherché par la politique d'arabisation entre 1965 et 1992 n'a pas été simplement la marginalisation ou

l'élimination du français, mais tout autant de l'arabe dialectal algérien : venir à bout à la fois du bilinguisme français-arabe et de la diglossie." (p. 65).

• Tillî-n-nsârâ [la télé des chrétiens] ou la ruine du boumédiennisme linguistique (1982-1996). L'essayiste évoque ici l'intégration de l'Algérie "dans le village audiovisuel français", les dysfonctionnements de l'école et les relais imprévisibles des satellites.

La conclusion de l'article, ouverte, revient avec insistance sur ce qui a été un fil directeur constant de l'analyse : les destins intimement liés de la France et de l'Algérie et donc la nécessité de connaître conjointement les deux pays.

■ Mohammed Souheil DIB, "la langue arabe parlée. Enseignement et recherche", pp. 77 à 88.

L'auteur, né en 1944, est professeur de philosophie à Tlemcen depuis une trentaine d'années. L'intérêt de cet article est dans la circonscription très précise de son sujet : déterminer la place et la fonction de l'arabe parlé dans la société au Maghreb et, par voie de conséquence, avancer les arguments adéquats pour en introduire l'enseignement de façon officielle et réfléchi. Une telle contribution revient ainsi sur la pratique linguistique réelle dont l'institution politique a refusé de mesurer les conséquences. M.S. Dib qui, par ailleurs, a publié des recherches sur la poésie populaire de langue arabe, développe aussi l'aspect important de toute "légitimité" linguistique : celle du volet littéraire et esthétique de son expression.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR

MAROC

■ CHAMI-KETTANI YASMINE, *CÉRÉMONIE*, ARLES, ACTES SUD, 1999, 111 p.

Ce récit - au titre particulièrement bien choisi, cette cérémonie désignant très concrètement le mariage en préparation mais aussi, par son singulier, le rythme de rite de chaque geste du quotidien -, nous raconte quelques jours dans la vie d'une jeune femme, à un moment particulièrement crucial : celui de son divorce, de sa répudiation pourrait-on dire. Khadija est marocaine, issue de la bourgeoisie aisée et elle a grandi dans un milieu protégé, faisant des études d'architecture et suivant les chemins bien balisés de ce que l'on attendait d'elle, tant au niveau personnel que social. Malgré son indépendance professionnelle, le divorce la ramène à la case départ, pourrait-on dire : la maison de son père. Elle y arrive avec ses filles au moment où se prépare la cérémonie par excellence, le mariage du frère. Une cousine plus jeune, aimée et complice depuis l'enfance où elles ont partagé jeux, désirs et confidences, vient la rejoindre : Malika est plus libre que Khadija et son regard et ses paroles poussent celle-ci à apprécier sa vie plus lucidement.